



HAL
open science

The Hound of the Baskervilles : Histoire, fantasme et genèse de la narration policière

Christophe Gelly

► **To cite this version:**

Christophe Gelly. The Hound of the Baskervilles : Histoire, fantasme et genèse de la narration policière. Sillages Critiques, 2004, 6, pp.11-22. halshs-00697461

HAL Id: halshs-00697461

<https://shs.hal.science/halshs-00697461>

Submitted on 15 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christophe Gelly

***The Hound of the Baskervilles* : Histoire, fantasma et genèse de la narration policière**

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Christophe Gelly, « *The Hound of the Baskervilles* : Histoire, fantasma et genèse de la narration policière », *Sillages critiques* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 15 mai 2012. URL : <http://sillagescritiques.revues.org/1419>

Éditeur : Centre de recherches « Texte et critique du texte »

<http://sillagescritiques.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://sillagescritiques.revues.org/1419>

Document généré automatiquement le 15 mai 2012.

© Tous droits réservés

Christophe Gelly

***The Hound of the Baskervilles* : Histoire, fantasme et genèse de la narration policière**

Pagination de l'édition papier : p. 11-22

- 1 *The Hound of the Baskervilles* occupe une place très particulière dans le cycle des aventures de Sherlock Holmes, et l'on pourrait dire sans crainte de se tromper que, pour beaucoup de lecteurs, ce texte est devenu l'archétype des exploits du célèbre détective. On y voit Holmes, égal à lui-même, toujours aussi distant et mystérieux envers ce pauvre Watson, décidément bien désemparé. Et pourtant, ce court roman se distingue à bien des égards des autres textes de Doyle, qui ont Sherlock Holmes pour héros. Tout d'abord, c'est un roman, l'un des rares romans policiers écrits par Doyle mettant en scène le célèbre locataire de Baker Street. D'autre part, si l'on considère ses trois autres romans, *A Study in Scarlet* (1887), *The Sign of Four* (1890) et *The Valley of Fear* (1914-1915), c'est également le seul ouvrage qui ne se scinde pas en deux parties égales relatant, la première l'enquête du détective, et la seconde le passé du criminel. Enfin, c'est le seul texte où Holmes délègue ouvertement et significativement la direction de l'enquête à Watson pendant une partie importante de l'histoire (six chapitres sur quinze).
- 2 Mais ce roman est encore plus particulier en raison des conditions dans lesquelles il fut publié. En décembre 1893, las des aventures de son héros que le public lui réclame pourtant toujours avec autant d'avidité, Doyle décide de tuer son personnage lors d'une dernière aventure judicieusement intitulée *The Adventure of the Final Problem*, au cours de laquelle Holmes et Moriarty, son ennemi juré, le « Napoléon du crime » selon Holmes, trouvent la mort en s'affrontant. Ils tombent ensemble dans les chutes de Reichenbach, près de la ville de Meiringen, en Suisse, et leurs corps ne sont jamais retrouvés. Cette ville est d'ailleurs depuis un lieu de pèlerinage pour les passionnés du détective, les « Holmésiens ». Devant cet outrage, les réactions du lectorat furent extrêmes : on vit des *businessmen* de la City, à Londres, se rendre à leur travail le crêpe au bras, le public tout entier manifesta son mécontentement, et la propre mère de Doyle, qui recevait alors régulièrement lettres d'insultes et supplications à ce sujet, le conjura de reprendre le fil des aventures de Holmes. En vain : il résista bravement, jusqu'en août 1901, où parut la première livraison, dans le *Strand Magazine*, de *The Hound of the Baskervilles*, après plus de sept ans d'interruption du cycle. Ce bref historique suffirait à démontrer l'aspect exceptionnel du texte, mais celui-ci ressort d'autant plus que Doyle, à l'époque, n'a pas réellement assumé le retour de son personnage : en effet, l'enquête narrée dans le roman par Watson est censée s'être produite *avant* la mort de Holmes en Suisse, ce qui permettait à Doyle de reprendre temporairement le cycle sans pour cela devoir ressusciter son personnage. Ce retour véritable de Sherlock Holmes n'aura lieu qu'en septembre 1903, avec la publication de *The Adventure of the Empty House*, texte dans lequel Holmes reparait et explique clairement qu'il a échappé *in extremis* à son adversaire en Suisse, et a ensuite décidé de garder secrète l'issue de ce combat, et de se faire passer pour mort afin de mener à bien, plus facilement, ses enquêtes suivantes.
- 3 On voit donc que *The Hound of the Baskervilles* est un texte à part dans l'œuvre de Doyle, à bien des égards : lieu de la réapparition du personnage de Sherlock Holmes sans réel engagement à reprendre le cycle, ce roman a sans doute donné à Doyle l'occasion de s'exprimer plus librement, c'est-à-dire sans crainte de sortir du carcan de la structure de ses romans précédents. C'est d'ailleurs pourquoi certains aspects du texte sont manifestement plus novateurs que par le passé dans l'œuvre de l'auteur. Watson prend plus d'importance, le personnage de Holmes fait ouvertement l'objet d'un mystère parfois inquiétant, et la description d'un monde limité socialement, quoique étendu géographiquement, permet à

Doyle d'exploiter des facettes jusque là inexplorées de son talent. En outre, la date de publication de l'œuvre en feuilleton — entre 1901 et 1902 — est une charnière qui correspond à l'ancrage du genre policier dans le paysage littéraire anglophone, notamment après des précurseurs tels que Edgar Poe ou Wilkie Collins, et il sera intéressant de voir en quoi *The Hound of the Baskervilles* contribue à l'évolution autant qu'à l'implantation du genre lui-même.

Enigme et structure narrative

- 4 Une première façon d'aborder le texte consiste à s'interroger sur la portée de son histoire et sur la manière dont elle nous est livrée, c'est-à-dire la narration. Rappelons brièvement cette histoire : Holmes et Watson reçoivent le docteur Mortimer qui s'inquiète d'une ancienne malédiction, sous la forme d'un chien démoniaque, qui vient apparemment de causer la mort de sir Charles, héritier des Baskerville, dans le Devon et qui menacerait le successeur, sir Henry. Prétendant ne pas pouvoir accompagner les protagonistes, Holmes demande à son fidèle Watson de se rendre avec le docteur Mortimer et sir Henry, qui vient d'arriver à Londres, sur le domaine des Baskerville, et il recommande à Watson de veiller sur l'héritier. Après maintes péripéties, que Watson relate scrupuleusement, par lettres, à Holmes, le bon docteur découvre finalement que Holmes lui a menti et qu'il se trouve en personne sur la lande depuis le jour même de leur arrivée dans le Devon. Ensemble, Holmes et Watson piègent finalement le criminel, Stapleton, qui a utilisé la légende de la malédiction pesant sur les Baskerville pour tenter de se débarrasser de tous les héritiers et d'obtenir pour lui-même le domaine, en sa qualité de dernier représentant de la lignée. Le criminel disparaît finalement au cœur d'un marécage, le grand bourbier de Grimpen, qui est apparu à plusieurs reprises au cours du roman comme symbole de mort, fortement associé à la légende et au chien dressé par Stapleton pour crédibiliser et utiliser cette légende. On ne saura d'ailleurs jamais si Stapleton meurt dans ce marécage ou en réchappe, bien qu'il semble peu vraisemblable qu'il ait survécu.
- 5 La première remarque que ce bref rappel de l'histoire invite à formuler, c'est que le statut et la position du narrateur, Watson, sont pour le moins particuliers. Sans mauvais jeu de mots, on pourrait dire ici que Holmes est un peu « chien » avec son ami : il lui confie sans le consulter la direction de l'enquête sur place, lourde responsabilité qui pèse sur un Watson souvent angoissé. Il se cache de son ami et lui ment sur ses intentions véritables, qui sont de se rendre dans le Devon en même temps que Watson et sir Henry. Finalement il refuse de lui livrer le fil de ses déductions avant le dernier chapitre judicieusement intitulé « A Retrospection ». Mais à bien y réfléchir, quoi de surprenant à tout cela ? La situation de détresse vécue par Watson correspond tout à fait à une position d'ignorance caractéristique du narrateur témoin de l'histoire, et cette position n'est exacerbée ici que parce que Watson est laissé seul sur le terrain par le grand détective. Pourtant, cette ignorance et cette détresse du narrateur sont nécessaires dans le texte policier pour ménager tout au long de l'histoire le suspense qui permettra finalement au détective apportant la solution d'apparaître sous les traits d'un personnage exceptionnel et salvateur. L'intelligence littéraire de Doyle a été d'incarner ce pôle d'ignorance en un personnage récurrent, Watson, et ainsi d'ancrer cette structure d'aveuglement nécessaire au texte policier, dans une formule à succès promise, on le sait, à un bel avenir.
- 6 Dans *The Hound of the Baskervilles*, ce rôle particulier attribué à Watson ressort d'autant plus qu'il se retrouve seul à enquêter, et que son point de vue, qui est le seul, avant les derniers chapitres, auquel le lecteur ait accès, est celui d'un homme qui ne sait plus à quel saint se vouer. Sur le plan de la narration, ce désarroi est bien visible car Watson devient de moins en moins capable de prendre une quelconque *distance* avec les événements qu'il relate et qu'il vit lui-même sur la lande. Ainsi, Watson relate d'abord au passé les événements qui se sont produits, mais sans donner d'indication temporelle, et l'on peut penser qu'il se situe, en tant que personnage énonciateur, après le déroulement de l'histoire. Puis, au chapitre huit, son récit prend la forme des rapports circonstanciés qu'il expédiait à l'époque à Holmes, qu'il croyait se trouver encore à Baker Street. Enfin, le chapitre dix, qui précède la découverte de Holmes sur la lande, se résume à un extrait du journal tenu par Watson à l'époque des faits, au moment où

il vivait au plus près le déroulement de sa propre enquête. Ce mouvement global correspond à une réduction de la distance temporelle entre les faits vécus par Watson et le récit de ces faits. Watson est donc bien de plus en plus impliqué dans l'histoire et incapable de l'appréhender avec une quelconque distance, aussi bien au sens temporel que psychologique, et ceci jusqu'à la découverte de Holmes sur la lande. Le fait même que Watson soupçonne le mystérieux inconnu entrevu d'être à l'origine de tous les méfaits commis sur la lande, est un signe de l'incompétence de Watson plongé dans l'angoisse. Il soupçonne en fait Holmes lui-même qui est caché là depuis le début pour lui prêter main forte en cas de besoin... Relisons par exemple les derniers mots de Watson au chapitre dix pour voir à quel point il fait fausse route :

When the butler had gone I walked over to the black window, and I looked through a blurred pane at the driving clouds and at the tossing outline of the windswept trees. It is a wild night indoors, and what must it be in a stone hut upon the moor? What passion of hatred can it be which leads a man to lurk in such a place at such a time? And what deep and earnest purpose can he have which calls for such a trial? There, in that hut upon the moor, seems to lie the very centre of that problem which has vexed me so sorely. I swear that another day shall not have passed before I have done all that man can do to reach the heart of the mystery. (114)

- 7 Bien sûr, ce passage est aussi significatif du mystère qui entoure le personnage de Holmes dans le roman, et plus largement dans tout le cycle, et il sera utile de revenir sur ce point ultérieurement.

Le fantasme de la fusion

- 8 Watson est donc le narrateur rêvé pour un amateur de récits policiers : par sa compréhension limitée de l'histoire il ménage le suspense et ainsi « accroche » le lecteur désireux de savoir ce qui se trame derrière le récit qui lui est fait. Ce type de récit, très caractéristique du genre policier, pourrait se résumer en une formule : vue par Watson, l'histoire devient forcément mystérieuse, voire effrayante, et *donc* elle passionne le lecteur qui joue à se faire peur à travers la peinture d'un monde quasi-surnaturel où la mort rôde sans que l'on puisse lui donner un visage précis... Mais précisément, de quelle peur s'agit-il ici ? Quel est ce monde que Watson dépeint, et qui suscite chez lui des craintes si fortes qu'elles l'amènent fréquemment au cours du roman à exprimer le désir que son ami Holmes vienne à sa rescousse le plus rapidement possible ? Il semble bien que la caractéristique principale de cette lande désolée et si angoissante soit la peur qu'elle génère, et cette peur est celle de se voir *englouti* par un monde hostile. A travers le borborygme de Grimpen dans lequel le criminel disparaît, comme à travers la menace d'un chien dévorant sa proie, se lit l'angoisse de se perdre soi-même, de se voir soi-même disparaître sur la lande, dévoré par un chien monstrueux. Cette peur se lit en filigrane dans un réseau étroit que tisse le texte, jusqu'à lui attribuer un statut fantasmagorique, notamment dans le récit de Watson, et dans l'histoire telle qu'elle se déroule. Un exemple frappant est celui des quiproquos sur l'identité des personnages, qui viennent alimenter cette peur de ne plus exister en tant que sujet mais en tant qu'objet dans un environnement dévorateur. Ainsi, Stapleton se joue de Holmes à Londres et, se doutant que le détective retrouvera sa trace grâce au cocher de fiacre qui l'a conduit jusqu'à Baker Street, Stapleton se fait passer pour Sherlock Holmes afin d'envoyer ainsi un message de provocation au détective. De même, lorsque Watson arrive sur la lande, Beryl — la femme de Stapleton, que celui-ci fait passer pour sa sœur — prend Watson pour sir Henry et, étant au courant des projets criminels contre l'héritier des Baskerville, le conjure de quitter le Devon. Watson lui-même se fourvoie, jusqu'à considérer la silhouette de Holmes entrevue sur la lande comme celle du criminel à l'origine de tous les méfaits commis jusque là; et lorsque les policiers, avec Holmes, viennent délivrer Beryl enfermée par son mari, à la fin de l'histoire, ils ne comprennent pas tout d'abord que celle-ci réclame des nouvelles non de Stapleton, son mari, mais de sir Henry. Un passage du récit de Watson vient résumer parfaitement cette atmosphère au chapitre sept; les paroles qu'il adresse alors à Beryl sont des plus significatives : « Life has become like that great Grimpen Mire, with little green patches everywhere into which one may sink and with no guide to point the track » (79).

9 On pourrait facilement lire dans cette indistinction, ces quiproquos sur l'identité, la marque d'une thématique spécifiquement policière qui vise à identifier le criminel au cours du texte. C'est bien sûr une piste tout à fait pertinente, mais le roman de Doyle va plus loin, et établit cette peur de la perte de soi comme fantasme ordonnateur du récit à travers une véritable *vision* de l'histoire et des personnages, porteuse de ce danger, danger de fusion dans le marécage ou de dévoration par le chien. C'est pourquoi certains personnages, situés du côté du crime, représentent dans le texte ce danger, ce risque pour le sujet de devenir objet, de se faire dévorer par autrui. Ainsi Stapleton, le criminel lui-même, est à l'origine de l'unique cas de dévoration par le chien qu'il a dressé pour éliminer les autres héritiers du domaine de Baskerville : lorsque Holmes et les policiers, à la fin du texte, découvrent la tanière du chien au milieu des marécages, ils découvrent aussi ce qu'il reste du cadavre du petit caniche (récemment disparu) du Dr Mortimer — le chien monstrueux a donc dévoré son semblable et c'est bien Stapleton qui a permis cette situation de cannibalisme. Mais à un niveau plus symbolique, un personnage comme Frankland, excessivement attaché à la lettre plutôt qu'à l'esprit de la loi, représente également un pôle de disparition du sujet réel (situé hors du langage), et qui se fond désormais dans le sujet représenté symboliquement par les paysans mécontents dans le village : « Nothing would induce me to help the police in any way. For all they cared it might have been me, instead of my effigy, which these rascals burned at the stake » (124).

10 Rappelons que Frankland est incapable de distinguer l'esprit de la loi de sa lettre, et qu'il s'acharne à faire appliquer sans discernement d'anciens textes de droit communal, ce qui lui vaut la haine des villageois autour de lui. Non seulement il fait preuve d'un attachement excessif à la littéralité du signifiant, de la loi, mais à travers cette citation on voit bien qu'il tient le mot et la chose pour équivalents : à travers son effigie c'est lui-même que ses ennemis veulent brûler. Dans les deux cas, Frankland méconnaît la faille, la distance entre l'objet et sa représentation, entre le mot et la chose, il n'a pas accès à une dimension symbolique quelconque, et ainsi il s'inscrit bien dans l'ordre de la fusion, de la confusion et de l'engloutissement, dans l'indifférencié qui à tout moment menace le sujet dans *The Hound of the Baskervilles*.

Holmes et le fantasme

11 Face à ce danger de fusion dans l'indistinct, à ce risque de régression bien ressenti et exprimé par Watson, à travers les références aux hommes primitifs qui peuplèrent jadis la lande, que peut faire Holmes ? Quelle va être son attitude et comment vient-il briser ce rapport à la réalité représenté par Stapleton et Frankland ?

12 Avant de pouvoir répondre à cette question, il faut d'abord s'interroger sur le statut de Holmes dans l'intrigue, afin de déterminer ce qui pourrait fonder chez lui une perspective différente, de nature à le faire sortir du système d'engloutissement que nous avons décrit. Il est évident que Holmes est bien différent des autres personnages de l'histoire, et ceci est valable dans tout le *corpus* du cycle de ses aventures. Holmes c'est, par nature, l'inattendu : ne le voit-on pas, au tout début du roman, en dandy oisif en attente d'un nouveau mystère pour relancer l'activité de ses « petites cellules grises », comme le dirait Hercule Poirot ? Reprenons les premiers mots du roman pour nous en convaincre : « Mr Sherlock Holmes, who was usually very late in the mornings, save upon those not infrequent occasions when he stayed up all night, was seated at the breakfast table » (7).

13 Et cet excentrique invétéré s'ingénie encore à garder le mystère sur ses projets, même après que Watson l'a finalement découvert sur la lande au chapitre douze : il se refuse toujours à révéler à son ami la nature précise du piège qu'il désire tendre à Stapleton. Pire encore, sa conscience professionnelle pourrait être mise en doute, si l'on considère la légèreté avec laquelle il est capable de reléguer au second plan, dans son esprit, l'affaire qui vient de lui être confiée.

Sherlock Holmes had, in a very remarkable degree, the power of detaching his mind at will. For two hours the strange business in which we had been involved appeared to be forgotten, and he was entirely absorbed in the pictures of the modern Belgian masters. He would talk of nothing but art, of which he had the crudest ideas, from our leaving the gallery until we found ourselves at the Northumberland Hotel. (46)

- 14 Et que dire d'un homme qui, comme chacun sait, conserve son tabac dans une babouche, confond la chambre à coucher qu'il occupe avec un champ de tir, et s'avère distrait et imprévoyant au point de négliger ce que Watson n'hésite pas à qualifier d'incendie ?

My first impression as I opened the door was that a fire had broken out, for the room was so filled with smoke that the light of the lamp upon the table was blurred by it. As I entered, however, my fears were set at rest, for it was the acrid fumes of strong, coarse tobacco which took me by the throat and set me coughing. Through the haze I had a vague vision of Holmes in his dressing-gown coiled up in an armchair with his black clay pipe between his lips. Several rolls of paper lay around him. (30)

- 15 Au demeurant donc, Watson brosse le portrait d'un Holmes sympathique mais mystérieux, casanier et imprévisible, dont le comportement tranche singulièrement avec celui du commun des mortels par de nombreux aspects. On peut dès lors se demander comment et en quoi Holmes contribue à résoudre l'énigme du chien des Baskerville, et comment il se situe dans cet univers « dévorateur ». L'excentricité de Holmes est un classique du genre policier, que l'on peut expliquer par la dimension exceptionnelle et héroïque du personnage, ou par la difficulté des affaires qu'il doit résoudre et la tension exacerbée vécue par le détective lors de ses enquêtes. Mais en l'occurrence, le statut énigmatique et hors-normes de Holmes dans le roman qui intéresse le lecteur a également un effet bien différent : à travers une identité mystérieuse, Holmes vient *incarner*, dans le récit de Watson, l'angoisse que celui-ci ressent, et par conséquent il contribue à euphémiser, à calmer cette angoisse. Il suffit de songer à l'image de « l'homme sur le pic rocheux », ce mystérieux individu aperçu par Watson sur la lande, et sur lequel viennent se concentrer toutes les appréhensions du narrateur — en fait il s'agit de Holmes qui s'y cache, mais l'apparition de cet inconnu permet à Watson d'exprimer ses propres affects et finalement de débloquer une enquête qui était dans l'impasse : pourquoi ? Tout simplement parce que Holmes, à la fois dépourvu d'identité forte, définie, et figure extrêmement visible et excentrique, est le personnage idéal pour permettre aux craintes de Watson, enfin, de s'exprimer et de sortir du flou où les avait plongées l'atmosphère indistincte de la lande :

There, outlined as black as a ebony statue on that shining background, I saw the figure of a man upon the tor. Do not think that it was a delusion, Holmes. I assure you that I have never in my life seen anything more clearly. (103-104)

- 16 Comme le disait déjà le narrateur de la légende, « that which is clearly known hath less terror than that which is but hinted at and guessed » (18), et l'on peut considérer que c'est dans cette possibilité qu'offre Holmes d'*exprimer* la peur, l'angoisse d'être englouti, que réside symboliquement sa résolution, non de l'intrigue, mais des fantasmes qui sous-tendent l'intrigue.
- 17 Dans cette perspective, on peut également considérer que Holmes s'oppose à l'engloutissement et à la fusion avec un environnement hostile, en instaurant une sorte de troisième pôle qui évite la confrontation directe du sujet — Watson, sir Henry, Beryl — avec des symboles de mort. Bien souvent, en effet, une relation *duelle* caractérise le fantasme de dévoration dans lequel il n'existe que deux positions possibles : celle d'objet ou de sujet, et dans cette confrontation le but est de ne pas devenir objet aliéné par un autre sujet. C'est par exemple le cas de Beryl Stapleton, *utilisée* par son mari criminel, Jack Stapleton, pour attirer sir Henry dans un piège. C'est aussi ce que l'on retrouve entre l'ancien héritier, sir Charles, et une autre femme manipulée par Stapleton, Laura Lyons, pour lui tendre un piège. En somme, la situation d'emprise et de dévoration suppose une confrontation ouverte entre deux pôles sans aucune médiation; au contraire Holmes instaure une *triangulation* qui apparaît peu à peu au cours du texte comme le moyen de briser la fusion, voire d'inverser le rapport de forces entre les protagonistes, de manière à vaincre le criminel. C'est le but de la mise en scène de Holmes au chapitre quatorze, lorsque le détective « organise » la poursuite de sir Henry par le chien de Stapleton (situation de confrontation directe), mais la différence réside ici bien sûr dans la présence de policiers et de Holmes pour abattre la bête. L'instauration d'un pôle médiant, intermédiaire, dans l'affrontement avec le chien, est donc bien symboliquement un moyen pour Holmes de combattre la fusion insidieuse qui prédominait sur la lande, et d'inverser le

rapport de forces décrit par sir Henry au chapitre neuf : « We are after the convict, and a hell-hound, as likely as not, after us » (102).

Un texte ouvert

- 18 Les considérations précédentes nous renseignent sur la manière dont le roman construit tout un pan de sa signification sur la thématique du fantasme de la dévoration, de l'engloutissement, et sur la manière dont il est possible de le combattre. C'est bien d'ailleurs cette atmosphère étouffante et indéfinissable, sur la lande, qui fascine depuis des générations les lecteurs du roman, qui sont également assurés, sachant qu'ils lisent une aventure de Sherlock Holmes, de ne pas se perdre dans ces méandres menaçants. On ne fait confiance à Watson pour mener l'enquête que dans la mesure où l'on sait que Holmes ne tardera pas à venir boucler l'affaire magistralement, et du même coup mettre fin à nos frayeurs qui en deviennent alors plus supportables...
- 19 Il convient de conclure cette brève lecture du roman en s'interrogeant précisément sur les raisons qui fondent l'adhésion au texte et qui font de ce roman l'une des plus célèbres œuvres du genre policier du tout début du XIX^e siècle, l'une de plus représentatives aussi. Il faut d'abord noter que l'approche du problème criminel par Holmes, la manière dont il résout l'énigme, est très séduisante sur le plan intellectuel. Si l'on pense à la manière dont il interprète la lettre anonyme envoyée par Beryl pour dissuader sir Henry de se rendre sur la lande, dans le Devon, on ne peut que constater l'intelligence du détective qui s'attache à la *manière* dont la lettre a été composée plutôt qu'à son contenu littéral — autre façon de mettre en avant la qualité de la lecture de Holmes et sa compétence sur le plan symbolique. Alors que tous les autres personnages s'interrogent sur le sens à attribuer au message (vient-il d'un ennemi ? d'un allié ?), lui seul se concentre sur le signifiant, sur la matérialité de la lettre pour découvrir son origine. Elle a été composée à partir de mots découpés dans le *Times*, piste qu'il s'emploie à suivre même si elle ne mène finalement pas à la découverte immédiate de l'auteur de la missive. Holmes est bien ici celui qui lit en dehors des fantasmes et de l'angoisse que le contenu de la lettre fait naître chez les autres personnages : il instaure ici encore un pôle symbolique dans l'appréhension du réel, afin de se libérer de son emprise menaçante.
- 20 Mais il est possible d'aller plus loin, et le lecteur peut aussi s'interroger plus avant sur la méthode de Holmes, et même se montrer parfois meilleur lecteur que lui ! Si l'on reprend le texte de cette lettre, nous lisons : « As you value your life and your reason, keep away from the moor » (35).
- 21 L'article repéré et lu par Holmes dans le *Times*, duquel les mots de ce message ont été découpés par Beryl, contient bien tous ces termes, excepté cependant le premier, « As ». Holmes ne remarque pas cette lacune, ou bien il se refuse à la mentionner. Que peut-on en dire ? Il semble que ce terme, qui introduit la proposition de condition, est en fait un appel au lecteur à faire jouer sa propre subjectivité dans le texte : « si » vous tenez à la vie implique que celui à qui l'on s'adresse doit répondre à cette condition, le destinataire de la lettre se voit investi d'un rôle déterminant qui est bien celui du lecteur dans le genre policier, lecteur dont la participation est toujours nécessaire — ici peut-être plus qu'ailleurs — pour faire fonctionner le texte. Ce « clin d'œil » de Holmes, et à travers lui de Doyle, est ainsi sans doute à interpréter comme un appel à la sagacité de son lecteur, et à sa participation active à la mise en œuvre de toute une stratégie du texte.
- 22 D'autres exemples frappants de ce rôle du lecteur dans le texte, pour reprendre l'expression d'Umberto Eco,¹ sont souvent flagrants dans le roman. Ainsi, nous savons tous que Doyle a parsemé le cycle de Sherlock Holmes de références à des enquêtes passées du détective et non relatées dans le corpus, ce que la critique appelle les « untold stories ». Dans le dernier chapitre de *The Hound of the Baskervilles*, Watson mentionne plusieurs de ces affaires de nature à susciter la curiosité du lecteur :

Since the tragic upshot of our visit to Devonshire he had been engaged in two affairs of the utmost importance, in the first of which he had exposed the atrocious conduct of Colonel Upwood in connection with the famous card scandal of the Nonpareil Club, while in the second he had defended the unfortunate Mme Montpensier from the charge of murder, which hung over her in

connection with the death of her step-daughter, Mlle Carrère, the young lady who, as it will be remembered, was found six months later alive and married in New York. (164)

23 Le petit-fils de l'auteur, Adrian Conan Doyle, en collaboration avec John Dickson Carr, a d'ailleurs publié un volume de nouvelles censé combler ces lacunes et proposer au lecteur un cycle plus ou moins « complet » des aventures de Sherlock Holmes. Il semble bien ici que nous avons affaire à des textes « ouverts » sur la participation du lecteur qui lui aussi peut se prendre à imaginer le contenu de ce qui lui est seulement suggéré.

24 Un dernier exemple pour clore cette présentation de quelques aspects majeurs du roman : on sait à quel point Holmes aime à se définir lui-même comme un pur logicien, jusqu'à reprocher parfois à Watson son goût pour le sensationnel et la « littérature ». Pourtant, il reste une lacune importante dans la résolution que propose le détective du crime projeté par Stapleton. Lorsque, au tout dernier chapitre, il reprend le déroulement global de l'intrigue, il apporte un nouvel élément déterminant sans pour autant, bizarrement, le commenter. En effet, selon Holmes, ce qui a décidé Beryl Stapleton à revenir sur le soutien indéfectible qu'elle apportait à son mari, c'est la découverte qu'il avait une maîtresse : « She taxed her husband with his intended crime and a furious scene followed, in which he showed her for the first time that she had a rival in his love ». (173)

25 Holmes ne revient pas, ensuite, sur cette mystérieuse maîtresse de Stapleton, mais il est peu probable qu'il s'agisse de Laura Lyons, la fille de Frankland, car Stapleton n'a jamais été réellement amoureux d'elle, et ne l'a manipulée que pour parvenir à se débarrasser de sir Charles, le précédent héritier des Baskerville. Le mystère reste donc entier quant à l'identité de cette femme, et le lecteur ne peut que s'interroger sur elle, et sur une possible « rédemption » qu'elle représenterait pour le criminel Stapleton. Ici encore, le texte demeure un texte « ouvert » qui requiert la participation active de son lecteur.

26 Cette participation, on sait que de nombreuses sociétés holmesiennes ne rechignent guère à la fournir et vont parfois jusqu'à confondre (volontairement ?), dans un jeu borgésien plaisant, le narrateur Watson et l'auteur Doyle. Ils s'ingénient aussi à considérer le corpus des aventures de Sherlock Holmes comme une réalité objective qu'il s'agirait de savoir lire convenablement pour retrouver toute la réalité du monde victorien. La distorsion des rapports entre fiction et réalité que ces exégètes, souvent de façon volontaire et consciente, introduisent dans leur lecture des textes de Doyle, n'est pas sans intérêt, car elle cadre bien avec la nature particulière des textes policiers, qui sont nés au milieu du XIX^e siècle, avec et à partir de l'émergence d'une véritable police structurée dans le monde occidental. A travers ce questionnement des textes policiers de Doyle, on peut donc lire non seulement le jeu qui consiste à faire semblant de croire à la véracité du récit dans le *réel*, mais également une interrogation plus profonde sur la nature de la *fiction*. Les deux domaines s'entremêlent parfois et le texte de Doyle joue d'ailleurs plaisamment à le rappeler — comme le dit sir Henry apprenant les circonstances de la mort de sir Charles : « I seem to have walked right in the thick of a dime novel » (39). On peut penser finalement que, avec l'atmosphère fantastique qui imprègne tout le roman, c'est là une autre raison qui explique l'attrait de l'œuvre, son influence sur l'évolution de la littérature policière, et la dimension particulière de l'univers fantasmagique mis en scène dans *The Hound of the Baskervilles*.

Bibliographie

CONAN DOYLE, Sir Arthur, *The Hound of the Baskervilles*, Harmondsworth, Penguin Popular Classics, 1996.

ECO, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, (Le livre de Poche, Biblio, Essais).

Notes

1 Voir à ce sujet son ouvrage *Lector in fabula*.

Pour citer cet article

Référence électronique

Christophe Gelly, « *The Hound of the Baskervilles* : Histoire, fantasme et genèse de la narration policière », *Sillages critiques* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 01 juillet 2009, consulté le 15 mai 2012. URL : <http://sillagescritiques.revues.org/1419>

Référence papier

Christophe Gelly, « *The Hound of the Baskervilles* : Histoire, fantasme et genèse de la narration policière », *Sillages critiques*, 6 | 2004, 11-22.

À propos de l'auteur

Christophe Gelly

Maître de conférences en littérature anglaise, Université de Clermont-Ferrand 2

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

A travers l'un des textes les plus célèbres du cycle de Sherlock Holmes se retrouvent certains traits caractéristiques de la narration policière, notamment en ce qui concerne Watson, figure du narrateur non fiable, berné ici par Holmes lui-même durant une bonne partie du roman. Mais, plus spécifiquement, les fantasmes véhiculés dans le texte, et la peur d'être dévoré par le chien monstrueux de la légende des Baskerville, font l'objet d'une attention critique pour déceler leurs fondements, et leur impact sur le texte. Enfin, le personnage de Sherlock Holmes lui-même, et son attitude face au danger, la stratégie qu'il met en œuvre face au fantasme, aboutissent à proposer une vision particulière du plus célèbre de tous les « détectives de papier ».

Mots clés : roman policier, Arthur Conan Doyle, genres littéraires, narratologie, théorie de la réception

Through one of the most famous Sherlock Holmes stories, we can shed light on some typical features in the narrative system of detective stories, especially concerning Watson as an unreliable narrator, once more fooled by Sherlock Holmes here in many chapters on end. More precisely, we deal with the main fantasy conveyed through the text, i.e. the fear of being devoured by the frightful Hound embodying the Baskerville legend, and we try to identify the grounds and the impact of such a fantasy. Lastly, we study the character of Sherlock Holmes himself, his behaviour and his strategy when facing this fantasy of an engulfed self, so as to suggest our own vision of the most famous ever fictional detective.

Keywords : detective novel, Arthur Conan Doyle, literary genres, narrative analysis, reader-response theory